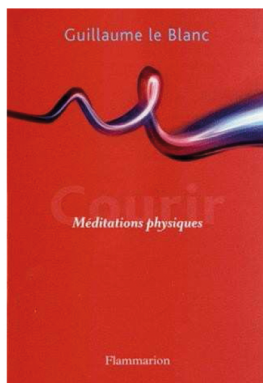


# COURIR

(Méditations physiques)

Guillaume Le Blanc - Editions : Flammarion



Selon Guillaume Le Blanc, marathonien et professeur de philosophie à l'université Michel de Montaigne de Bordeaux, courir est plus qu'un divertissement, courir est une « philosophie ». Aux « donneurs de leçons » pour qui courir n'est qu'un acte « frivole », l'auteur répond que s'y adonner c'est tout simplement trouver un plaisir que l'on ne trouve pas ailleurs.

Puis, il démontre, au travers des « quarante-deux » chapitres de son livre et selon les théories d'éminents philosophes tels que : Aristote, Bergson, Deleuze, Descartes et bien d'autres ... que le coureur se construit une philosophie « portative » et ce, qu'il court en solitaire ou à plusieurs. De plus, il suggère également que la vie ne se découvre ni totalement en soi ni totalement hors de soi.

Par différents exemples, Guillaume Le Blanc nous prouve que le marathon est un sport de pauvres en citant, entre autres, Louis Spyridon, ce berger de Marousi (Grèce) qui gagna les premiers jeux olympiques en 1896 et Abebe Bikila, né dans un village de bergers d'Ethiopie qui triompha, sans chaussures, aux Jeux Olympiques de 1960 et que soixante-cinq mille personnes pleureront le jour de ses obsèques car « marathon man », c'était bien lui !

Combien de fois, en tant que marathonien, ne nous sommes-nous pas entendu dire : Pourquoi cours-tu ? Dans son chapitre « Testeur de métaphysiques » l'auteur répond par une phrase simple : « *la course est sans pourquoi* ». Puis, il nous révèle, d'un point de vue philosophique, que courir est un passe-temps de vie ainsi qu'un dispositif souple pour expérimenter l'étude de l'être. Il démontre également qu'idéalement, sur un marathon, le coureur est successivement « kantien » en ayant ce sentiment vital d'une plénitude. Puis, « cartésien » quand il doit faire appel à sa volonté. Puis, « spinoziste » quand l'essentiel est pour lui de persévérer. La vérité dit-il c'est que l'on court « avec » son corps mais « dans » son esprit et qu'il faut entrer dans cette solitude pour terminer les quarante-deux kilomètres du marathon.

Concernant les femmes et la course à pied, il est intéressant de noter que le premier marathon olympique féminin ne sera couru qu'en 1984. Quant au marathon de Boston, les femmes ne pouvant pas encore y participer en 1967, Kathrine Switzer décidera, envers et contre tout, de prendre le départ de ce marathon. Elle sera poursuivie par un organisateur afin d'être expulsée du parcours et c'est grâce à la protection des autres coureurs qu'elle pourra aller jusqu'au bout de son marathon. Fort heureusement, depuis 1967 les mentalités sportives ont bien évolué !

Après la lecture de ce livre, outre l'excellente analyse de l'auteur entre course à pied et philosophie, nous pouvons en déduire que courir a pour chacun une signification différente. Pour certains, ce peut être tout simplement de terminer un marathon. Pour d'autres, de faire un « bon » chrono. Pour d'autres encore, courir peut être une façon de penser à quelqu'un, voire de méditer.

Par ailleurs, en étant marathonien, n'apprend-on pas, quelque part, l'humilité ? Lorsqu'un coureur participe à une compétition - excepté les très grands champions - il finit toujours « après » quelqu'un. N'est-ce pas là, nous dit l'auteur, un bon moyen d'apprendre à perdre contre les autres mais à gagner contre soi-même ?

Je terminerai ce compte rendu de lecture par cette citation de Guillaume Le Blanc :

« L'art de la course est un art non cartésien, impliquant, par contraste, de se défaire des choses, de s'envisager en toute pauvreté, comme quelqu'un qui visite un monde qui ne lui appartient pas ».